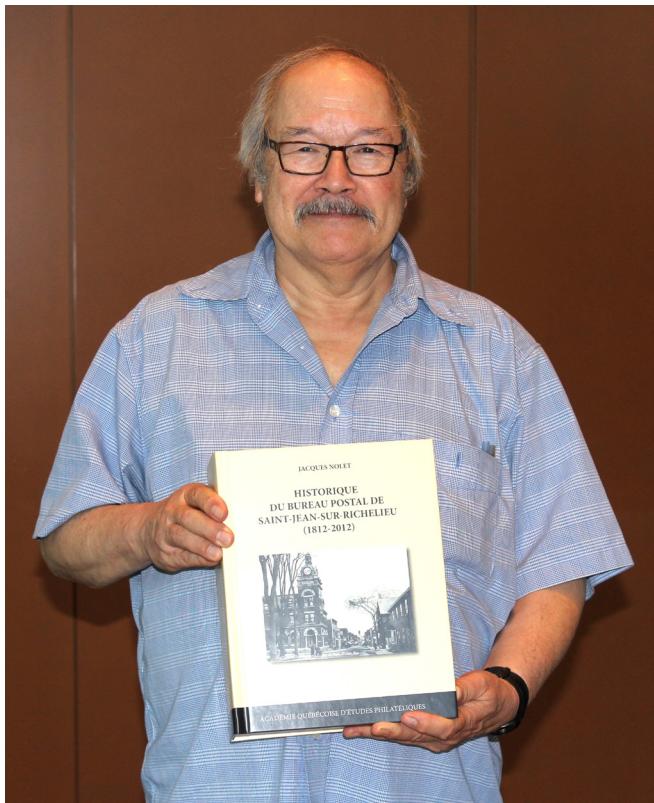


Jacques Nolet (1944-2017)

par Jean-Charles Morin¹



Jacques Nolet au lancement de son dernier volume intitulé Historique du bureau postal de Saint-Jean-sur-Richelieu lors d'une séance de l'AQEP [Source : Denis Cartier pour l'AQEP, 2017]

Prologue : une vocation annoncée

Jacques Nolet, qui nous a quitté récemment sans crier gare, s'éclipsant à l'improviste comme à son habitude, était jusqu'à hier notre collègue à l'Académie québécoise d'études philatéliques (AQEP), dont il avait joint les rangs sans hésitation à ses tout débuts en 1982 et dont il deviendra rapidement une des assises incontournables. Pour ma part, ma rencontre avec Jacques datait déjà de quelques années auparavant, soit à l'automne 1977.

Arborant déjà le front dégarni et la petite moustache tombante qui l'auront toujours caractérisé, sans oublier ses lunettes rondes qui donnaient à son regard quelque peu asiatique un petit air de nonchalance intellectuelle, Jacques m'était apparu alors comme un être qui, tel un improbable bouddha amérindien au sourire énigmatique, dégageait l'assurance tranquille de celui qui se savait détenteur d'un savoir aussi antique que

transcendant. Cette attitude typique témoignait chez lui d'une vaste érudition sans qu'on puisse y percevoir le moindre effort apparent de sa part, état de choses dû sans doute à sa formation classique. Sa foi religieuse, sa première passion, l'avait amené en fin de parcours académique à choisir la vocation religieuse après des études au Grand Séminaire de Trois-Rivières, sa ville natale, puis en théologie à l'Université de Montréal où il obtint une licence canonique. Il avait été ordonné prêtre en novembre 1970.

L'émergence d'une deuxième passion : l'histoire

Une fois entré dans les Ordres, Jacques débuta sa carrière ecclésiastique à Montréal comme vicaire dans la paroisse ouvrière de Sainte-Cunégonde. Toutefois, les autorités religieuses ne pouvant lui assurer un soutien financier stable et continu, il fut rapidement obligé d'aller sur le marché du travail pour y gagner son pain. C'est ainsi que pendant cinq ans, à l'emploi de la Commission scolaire de Montréal (CECM), il œuvrera comme travailleur social auprès des adultes analphabètes de la « Petite Bourgogne » dans un centre voué à l'éducation populaire.

Après cette expérience qui le marquera profondément et qui sera suivie de quelques années d'errance à gauche et à droite (surtout à gauche), Jacques se verra confier en 1977 une charge d'enseignement en classes de secondaire au Collège Notre-Dame de Montréal, institution bien connue qui dresse encore aujourd'hui ses murs centenaire en face de l'Oratoire Saint-Joseph. Il y dispensera sans faillir des cours d'histoire jusqu'à sa retraite en 2008.

Pendant toute sa vie active, digne émule du chanoine Lionel Groulx, Jacques fera donc de l'enseignement de l'histoire sa vocation. Pendant plus de trente ans, il verra défiler devant lui des cohortes d'élèves auxquels il tentera de faire partager sa passion en mettant tout en œuvre pour leur inculquer les rudiments d'une véritable conscience historique.

Une troisième passion depuis toujours présente

Depuis les tous débuts Jacques fut aussi habité par une troisième passion : la philatélie. Sans indiquer

exactement ce qui avait pu causer chez lui le déclic initial, il disait à qui voulait l'entendre qu'il avait été envoûté très tôt par ces petits rectangles de papier qui ne cessaient de le fasciner par les histoires merveilleuses qu'ils étaient en mesure de lui raconter. Et Jacques se révélait particulièrement bon public. Cette passion de jeunesse se transforma très vite en une quête inlassable, lui laissant très tôt un héritage culturel inestimable où l'étudiant qu'il était devenu entretemps sut puiser tout un lot de connaissances factuelles pour étoffer son savoir, notamment en histoire et en géographie, ce qui lui donna, d'après ses dires mêmes, une longueur d'avance sur ses camarades dans son cheminement académique.

Le caractère des collections qu'il se plût à assembler ne manqua pas d'évoluer au fil du temps : de mondial à ses débuts, son champ d'intérêt se restreignit plus tard à la France et au domaine français (colonies françaises, Monaco, Sarre). Jacques s'intéressa alors plus particulièrement aux « tirages spéciaux » qui présidaient à la genèse des timbres-poste produits en taille-douce: épreuves d'essai, épreuves de poinçon, épreuves de luxe, épreuves collectives et essais de couleur.

Plus tard, les habitudes philatéliques de Jacques subirent une nouvelle mutation, sans doute déclenchée par sa passion pour l'histoire : il imprima à sa démarche un virage marquant en faisant connaître au public, par des conférences et des articles, les travailleurs de l'ombre que sont les concepteurs des timbres-poste canadiens, dont plusieurs demeuraient encore actifs à cette époque : parmi eux les graphistes Raymond Bellemare, Pierre-Yves Pelletier et le graveur Yves Baril, dont il fera personnellement la connaissance et qui deviendra à son tour un fidèle de l'AQEP.

Finalement, dans la dernière étape de son évolution, à partir de 1990, Jacques décida d'aborder le domaine de connaissance sur lequel il assoira pour de bon son empire alors qu'il se met à l'étude de l'histoire postale ancienne et du développement de la poste coloniale dans l'Amérique du Nord britannique, plus particulièrement dans le territoire du Bas-Canada et dans ce qui est connu encore de nos jours comme la « Province de Québec ».

La genèse d'une œuvre

L'historien qu'était Jacques s'était rendu compte que la grande majorité des Québécois n'avaient gardé

aucune connaissance des péripéties ayant marqué l'épopée postale de leur coin de pays. Selon ses propres mots : « La mémoire collective avait sombré, là comme ailleurs, dans les abysses insondables de l'oubli et les gens concernés ne se souvenaient plus de l'histoire de leur bureau postal qui avait pourtant joué un rôle essentiel dans le développement de leur communauté ».

À partir de ce moment, l'apôtre se donna comme mission la récupération, pour les générations futures, de la mémoire historique perdue et la restitution aux « gens du pays » de cette partie de leur héritage culturel que la négligence et l'indifférence avaient laissées à l'abandon.

Dans cette perspective, il produira quelques années plus tard, au terme de recherches intensives et d'un labeur aussi assidu qu'acharné, ce que plusieurs considèrent comme l'œuvre de sa vie et qu'il intitulera lui-même sa « pentalogie philatélique » (du grec ancien pour « œuvre en cinq parties ») pour souligner à sa manière le 250^e anniversaire de l'établissement d'un système postal organisé dans la vallée du Saint-Laurent.

Un premier volume, sur le bureau de poste de l'Assomption, parut en 2009; puis le second, sur celui de Berthierville, parut l'année suivante; le troisième, sur celui de Trois-Rivières, vit le jour en 2011; le quatrième, sur celui de Montréal, sortit en 2012 et finalement le dernier, mais non le moindre, sur le bureau de poste de Québec, fut produit en 2013.

Après une pause relative, la « pentalogie » initiale fut suivie trois années plus tard d'un sixième volume couvrant le bureau de poste de Sorel en 2016, puis d'un septième pour celui de Saint-Jean-sur-Richelieu l'année suivante. Cette collection d'ouvrages, qui font maintenant référence, ont fait de Jacques Nolet l'un des spécialistes de l'histoire postale québécoise. L'auteur se plaisait à dire, à propos de cet ensemble destiné à marquer autant les esprits que l'histoire postale, que sa « pentalogie » constituerait à la fin de sa vie son legs ultime envers ses compatriotes et frères humains.

Toutefois la production de cette somme magistrale avait été loin de drainer tous les efforts du chercheur et de l'écrivain : au même moment, au sein de l'AQEP, Jacques fut responsable de l'édition de la majorité des *Cahiers de l'Académie*, des recueils d'articles produits

par les membres et publiés sous le nom d' « Opus ». Un véritable travail de moine, mais qui ne le rebutait d'aucune manière, car elle mettait à contribution sa vaste expérience dans le domaine de l'édition. Très prolifique, il était d'ailleurs le seul des académiciens à avoir un article signé de sa main dans chacun des fascicules parus à ce jour.

Je m'en voudrais ici de passer sous silence l'aventure que Jacques avait entreprise au tournant des années quatre-vingt avec notre regretté collègue Denis Masse, journaliste à *La Presse* pendant plus de quarante ans et père de l'Académie. Pendant plusieurs années, les deux complices ont rédigé et produit sans faillir, avec des moyens dérisoires, les « Fiches MAS-NO », dédiées à la vulgarisation et à la diffusion du savoir philatélique auprès du grand public.

Portrait du chercheur

Jacques avait à propos de son travail de recherche une conception bien arrêtée faite d'un mélange savant mêlant adroïtement une rigueur exemplaire, une discipline d'ascète et une méticulosité qui parfois confinait à la manie. Les idées qu'il mettait de l'avant, toujours systématiquement documentées et référencées, souffraient mal la contradiction, surtout si celle-ci heurtait les principes directeurs orientant sa démarche d'historien. Dans ses recherches en histoire postale, il ne se basait que sur les faits vérifiables. Ses interprétations, voire ses extrapolations, à partir de ceux-ci trahissaient souvent une réelle audace, ne faisant que peu de cas des idées reçues et ne se gênant pas pour bousculer les conventions s'il le jugeait nécessaire. Toutefois, les rares fois où il se permettait de sortir de sa réserve, ses interventions ne passaient jamais inaperçues et avaient souvent un caractère péremptoire qui trahissait son opiniâtreté, laissant la plupart du temps peu de place à la discussion. Il lui arrivait de trahir son impatience face à la réfutation de ses thèses, surtout s'il percevait cette dernière comme gratuite et sans fondement véritable. À l'opposé, sans doute quand cela faisait son affaire, Jacques pratiquait une forme d'humour caustique qui savait manier l'ironie, de même que l'autodérision, avec une aisance aussi décontractée que parfois déconcertante.

L'homme et l'écrivain

Dans sa pratique de l'écriture, le lettré prenait plaisir à s'exprimer dans une langue naturellement recherchée et équilibrée, proscrivant la trivialité et dépourvue

de toute affectation comme de toute vulgarité. Il écrivait rapidement, parfois compulsivement, dans un style fluide et précis, sans afficher de prétention littéraire avouée bien que, de temps en temps, il pouvait lui arriver de succomber à une certaine préciosité. Son utilisation insistante du « nous » pour appuyer ses dires donnait à son propos un caractère régalien que le Grand Louis aurait assurément trouvé fort séant. D'autre part sa prose n'était pas complètement imperméable aux redites, sans doute attribuables à ses vieux réflexes d'enseignant hanté par ses obsessions didactiques et voulant absolument marteler son message aux esprits réfractaires.

Dans la vie de tous les jours, pour parler simplement et sans détour, Jacques s'abandonnait volontiers à un sybaritisme de bon aloi. En bon vivant désinvolte se targuant de fuir tout excès, il appréciait la bonne chère et les vins capiteux en toute lucidité, mais sans ostentation, affichant pour l'occasion toute l'abnégation dont on était en droit de s'attendre d'un membre du clergé s'appliquant à pratiquer son voeu de pauvreté dans la plus stricte modération. Gastronome à ses heures, il lui arrivait de jouer les cordons bleus pour les grandes occasions et sa tourtière « faite maison » s'était gagnée une solide réputation auprès des fins palais, ajoutant derechef un nouvel atout à la panoplie déjà bien garnie de ses multiples talents.

Toujours très amène et courtois, Jacques était d'un commerce agréable avec tous ceux qui étaient appelés à le côtoyer. Pourtant, ayant fait voeu de célibat, c'était un solitaire qui faisait preuve d'une remarquable discréption sur sa personne, se taissant pudiquement sur les arcanes de sa vie privée. Il avait rompu les ponts avec sa famille adoptive depuis une quinzaine d'années, sans donner la moindre raison. Peu d'entre nous, à supposer qu'il y en ait jamais eu, avaient accès à son appartement transformé en véritable thébaïde dont on devine facilement les murs tapissés de livres rares régulièrement consultés et où le retraité qu'il était devenu s'était mué en artisan besogneux concoctant avec une patience fébrile, au milieu des piles de notes et de documents en équilibre parfois instable dans un désordre savamment entretenus que lui seul pouvait déchiffrer, le prochain ouvrage en devenir.

Récemment la santé du jeune septuagénaire avait commencé à donner d'inquiétants signes d'usure, au point qu'il avait dû renoncer à participer aux festivités entourant l'anniversaire de l'Académie qu'il avait contribué à fonder trente-cinq ans plus tôt. Mais connaissant sa vitalité et

tout en déplorant son absence, personne parmi les nôtres ne s'en soucia outre mesure. Peu de temps après, alarmé par des symptômes inquiétants, il s'était présenté à l'urgence de l'hôpital voisin, mais s'était fait signifier son congé quelques heures plus tard. C'est chez lui, à son domicile, par cette journée fatidique du sept décembre dernier, que la mort libératrice l'aura surpris, emportant avec elle le secret de ses derniers instants et mettant un terme définitif à son parcours dans ce monde.

L'héritage : une œuvre marquante par sa signification

L'œuvre que laisse Jacques Nolet derrière lui le révèle à la fois comme un précurseur et un visionnaire. Elle dénote un accomplissement hors du commun de la part d'un seul individu et constitue une somme difficile à appréhender tant elle est monumentale : de véritables « briques », dont l'existence même tient du miracle financier et qui posent aujourd'hui comme autant de pierres angulaires du savoir philatélique d'ici.

Le chercheur laisse en héritage aux philatélistes d'ici et d'ailleurs des études incroyablement détaillées et une série d'écrits remarquablement documentés, couverts par une solide réputation de chercheur spécialisé dans l'histoire postale du Québec ancien et moderne. Cette quête insatiable du savoir historique était devenue pour lui son pain quotidien, son sacerdoce, son apostolat. Bourreau de travail, il a su investir sa personne dans la recherche avec une profondeur et une intensité sans pareilles.

Jacques Nolet fut un auteur prolifique qui avait toujours quelque chose à publier. Outre sa monumentale pentologie, déjà citée, son parcours a été jalonné tout au long de sa carrière par de nombreuses publications - en fait, plus d'une centaine - dans des revues à caractère philatélique, dont *Philatélie Québec* et *Le philatéliste canadien*, dont un article sur la Principauté de Monaco qui lui a mérité en 1990 l'obtention de la prestigieuse médaille « Geldert » (il fut le premier québécois francophone à obtenir cette distinction) et en 2004, consécration ultime, le titre de « fellow » de la Société royale de philatélie du Canada.

Depuis son départ inopiné, Jacques s'est vu contraint par les circonstances de réduire, sans prévenir personne, ses activités de manière plutôt abrupte. Il

laisse derrière lui une partie de son œuvre inachevée : des manuscrits sur les bureaux de poste de Drummondville, de Saint-Hyacinthe et de Stanstead étaient autant de « works in progress » rendus à divers stades d'achèvement sur sa table de travail le jour où il a dû se résigner à nous faire ses adieux. Cette situation risque-t-elle d'être définitive? Une chose est sûre : celui d'entre nous qui voudra bien chausser ses sabots pour porter les embryons à terme et parfaire l'édifice aura sans nul doute tout un défi à relever.

Épilogue : plus rien à dire?

Ce thrène (que d'aucuns trouveront peut-être mi-figue mi-raisin) est maintenant arrivé à son inéluctable conclusion. Face à l'accablant silence du défunt, j'ai tenté de faire en sorte qu'il soit le reflet aussi fidèle que faire se peut des bribes de souvenirs qu'il a bien voulu nous laisser, faits d'un mélange subtil de détermination et de « zénitude », d'ironie et de sérieux, chacun d'entre eux se nourrissant des autres au sein d'une redoutable osmose.

Que peut-on dire de plus? Il peut sembler bien téméraire, surtout de la part d'un biographe improvisé, de prétendre vouloir résumer en quelques lignes l'existence entière d'un frère d'armes duquel, malgré quarante ans passés à le côtoyer au gré de fréquentations plus ou moins assidues, on connaît au final si peu. Comment peut-on démonter la mécanique d'un être humain à la fois prêtre, philatéliste, professeur, historien, chercheur et écrivain, pour arriver à décrire avec justesse son labeur, ses joies, ses déceptions, ses angoisses, ses doutes et ses contradictions sans risquer de passer outre, d'en faire trop peu ou pire encore, d'en dire trop pour tomber dans un autre travers? Jacques se serait-il reconnu dans ce portrait grossier, brossé à la hâte dans l'urgence du moment? Il y a toujours chez chaque individu une part de mystère, quelque chose d'inexprimable parce que perpétuellement en devenir, une énigme non résolue que chacun garde jalousement pour soi. Maintenant que le pèlerin est parvenu au bout du voyage, j'espère qu'il saura faire preuve de miséricorde à l'endroit de son camarade et pardonner avec sa générosité habituelle sa prose aussi prétentieuse que maladroite.

Jacques Nolet, mon semblable, mon frère, ton départ aussi soudain qu'inattendu nous bouleverse et nous laisse orphelins. Nous nous unissons tous, mes collègues et moi-même, pour souhaiter que nos chemins, maintenant irrémédiablement divergents, se croisent à nouveau dans un autre univers.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Louis Nolet, le frère de Jacques, qui a bien voulu partager avec lui certains souvenirs personnels, ainsi tous ses collègues académiciens qui ont bien voulu lui faire part de leurs témoignages et lui fournir d'indispensables renseignements factuels, en particulier Yvan Leduc et Cimon Morin, dont l'aide fut infiniment précieuse, sans oublier Jean-Claude Lafleur pour l'iconographie.

Autres témoignages

Dire de Jacques Nolet qu'il était un monument de la recherche philatélique québécoise est un euphémisme.

Il possédait toutes les qualités du chercheur: formation en histoire, passion, patience, intégrité, sans parti pris, goût de partager les fruits de son travail et une plume expansive (ses nombreux et longs ouvrages en témoignent). Son tempérament solitaire et indépendant ne l'a jamais empêché de facilement communiquer avec les personnes qui suscitaient son intérêt (amis, collègues, élèves) et il savait exprimer ses idées qu'il n'avait pas peur de défendre.

Je m'ennuierai de nos éternelles taquineries relatives à l'école publique / privée. « Monseigneur » (je le nommais ainsi, car il m'appelait toujours « monsieur le directeur ») nous a quitté sans tambour ni trompette, exactement comme il était dans la vie.

Requiescat in pace, cher académicien et membre de la Société,

Jean-Guy Dalpé

J'ai rencontré Jacques Nolet en 1978 à Toronto lors de l'exposition philatélique internationale Capex'78. Il m'avait été présenté comme un philatéliste de Montréal. À cette époque je faisais mes premières armes comme bibliothécaire au Musée national des postes. Cette première rencontre n'eut pas de suite mais quelques années plus tard on m'invita à joindre l'Académie québécoise d'études philatéliques dont Jacques était le premier président. C'est surtout à partir des années 1990 où Jacques a commencé à s'intéresser à l'histoire postale québécoise que notre relation est devenue régulière.

Le premier article de Jacques en histoire postale date de 1990 et s'intitule « Comment faire une étude

en histoire postale »² où déjà il prônait le besoin d'une recherche sérieuse sur un bureau de poste. Il identifiait les éléments suivants : « les maîtres de poste, l'emplacement des bureaux, les marques postales utilisées, les activités postales, gare ferroviaire et routes postales ». Le ton était mis de l'avant pour la recherche et la rédaction qu'il allait produire au cours de sa « pentalogie postale » de 2009 à 2017.

Jacques et moi étions devenus des amis voués à faire connaître la poste québécoise et, de 2008 à plus récemment, il venait passer ses deux jours à Aylmer, au printemps, afin de prendre des notes dans mes dossiers de recherche et ma bibliothèque afin de préparer sa recherche sur l'un où l'autre bureau de poste. Ce qui me fascinait chez Jacques c'était sa rigueur, son enthousiasme de chercheur et sa ténacité à terminer ses projets. Naturellement nous avions quelquefois des points de vue différents sur notre interprétation des événements, mais j'ai toujours respecté son point de vue même s'il ne cadrait pas toujours avec le mien.

Nos très nombreuses rencontres lors des réunions de l'AQEP, de la Société et aux expositions philatéliques, nous faisaient profiter, en bon épiciers, de la bonne bouffe et des vins dont Jacques avait un goût certain.

Comme il aimait bien le dire, se sont ses écrits qui témoigneront de lui pour les générations à venir.

Cimon Morin

1 Ce témoignage de Jean-Charles Morin est une version abrégée qui a d'abord paru dans *Philabec*, vol. 5, no 5, janvier 2018.

2 *Philatélie Québec*, vol. 16, no 5, 1990, p. 33-39.

